

Préambule

Ce mois de novembre était glacial. Plus vraiment l'automne, pas vraiment l'hiver, ce mal-aimé du calendrier s'était vengé en affichant ce matin des températures en dessous de zéro. Simon Segré avait passé la nuit à Saumur. Une fois n'est pas coutume, sa visite dans cette région qui l'avait vu naître était sans rapport avec le vin. Sortant de son hôtel, il traversa la rue et poussa la porte d'un fleuriste. Il en ressortit quelques minutes plus tard, un petit bouquet coloré à la main et rejoignit sa voiture. Une fois à son bord, il démarra et prit la direction de Montsoreau.

La route touristique qui longe la Loire baignait dans une brume vaporeuse qu'un pâle soleil tentait de dissiper. Arrivé à hauteur du village, il bifurqua sur la gauche et s'engagea sur un pont métallique qui enjambe le fleuve. Il roula encore une dizaine de minutes, puis quitta la route principale pour emprunter une allée empierrée qui menait au chemin de halage. Il laissa sa voiture sur une aire aménagée et gagna les berges de la Loire à pied. Il parcourut ainsi une centaine de mètres avant d'atteindre la langue sablonneuse du fleuve. Face à lui, se dressait en ombre chinoise, enveloppé dans un voile brumeux, le château de Montsoreau qui avait abrité les amours télévisuels de la dame du même nom. Il s'approcha au plus près de l'eau, puis, dans un large geste du bras, offrit, en jetant ses fleurs, des couleurs au fleuve. Il resta un long moment à suivre le bouquet du regard...

Quand celui-ci eut disparu de sa vue, Simon regagna sa voiture. C'était la quatrième fois qu'il venait fleurir le souvenir de sa mère

décédée dans ce geste symbolique. Assis derrière son volant, il se rappela cette promesse faite à voix basse devant un corps amaigri au regard figé. Comment oublier le refus du maire de Montsoreau de voir accomplir les dernières volontés de la défunte et sa fausse déclaration à la mairie de Brézé, lieu de naissance de sa mère ? Pour l'administration, les cendres d'Yvette avaient été dispersées en mer. En réalité, c'est par une nuit d'avril pluvieuse, et en catimini, qu'il avait offert au fleuve le souvenir d'un amour filial, dans un dernier adieu. Il laissa son esprit vagabonder encore quelques minutes dans cette nostalgie qu'il redoutait tant, puis quitta ce lieu de souvenirs.

De retour à Saumur, il se stationna place Dupetit-Thouars face à la Poste. Comme il lui restait deux heures à attendre avant de rejoindre son ami Antoine au restaurant l'*Escargot*, il joua les touristes en arpentant les vieilles rues de la ville. Tout en déambulant, il observa les collégiens croisés au hasard de sa balade, ce qui ranima des souvenirs de jeunesse. À l'époque, ses camarades et lui n'avaient qu'une envie : partir ! Aujourd'hui, la ville avait changé de visage et le souvenir d'un endroit où l'ennui servait de terrain de jeux s'était estompé.

Midi sonnait quand il se présenta devant l'établissement. Comme il s'y attendait, Antoine était déjà là. Élégant comme à son habitude, il portait son éternel *Loden* vert sapin sur une veste du même ton rehaussée par une chemise blanche.

— Vous voilà ! constata-t-il surpris, en l'apercevant. Et à l'heure en plus !

— Serait-ce un reproche ? répondit Simon en lui serrant chaleureusement la main.

— Vous connaissant, je dirais plutôt que c'est un exploit.

Les deux hommes pénétrèrent dans le restaurant et furent accueillis par une jeune femme affable et souriante qui les guida jusqu'à leur table. C'était leur deuxième visite dans cet établissement où la qualité et la fraîcheur des produits étaient mises en exergue par un jeune chef prometteur.

— Alors ! dit Simon, en regardant son ami, que me vaut l'honneur de cette invitation ? Je suppose que votre visite dans les vignes du Layon n'est pas le seul motif à votre présence ici ?

Antoine esquissa un léger sourire.

— Vous supposez bien, mon cher, répondit-il, tout en consultant les menus et la carte des vins. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, même si celle-ci m'a contrarié quand elle m'est parvenue.

Simon fronça les sourcils.

— J'avoue, sur l'instant, avoir pensé à votre anniversaire, mais...

— Votre incapacité à retenir les dates me surprendra toujours ! J'ai fêté mes soixante-huit ans il y a trois mois. Je sais que vous ne pouviez pas être des nôtres, mais quand même !

— On vous décore de la médaille d'honneur de la police nationale ?

— Ne soyez pas stupide ! Vous savez bien que j'ai horreur des décorations. Même si j'en avais été le récipiendaire, je ne l'aurais pas fêté cet événement.

— Vous avez fait votre choix ? demanda la jeune femme, en s'approchant de leur table.

Les deux hommes commandèrent un risotto crémeux au homard bleu suivi de Saint-Jacques poêlées et leur accompagnement à base de poireaux et langoustines.

Antoine ferma la carte des vins d'un coup sec.

— Vous nous mettez une bouteille de muscadet !

— Vous, un muscadet ? s'étonna son ami, surpris. Je croyais que vous n'en buviez plus depuis des années !

— C'est que... chuchota-t-il, à mots couverts, il va falloir que je m'y habitue.

— À vous écouter, on penserait que vous allez y être contraint.

— Disons que je vais être obligé d'en consommer tout un week-end. Vous n'ignorez pas qu'une dégustation malheureuse, il y a quelques années, m'avait détourné de cette appellation.

— Les choses ont changé depuis ! Aujourd'hui, de nombreux vignerons offrent des produits de grande qualité.

— Vous avez sans doute raison, mon cher. Mais il en va du vin comme pour certains hommes, il suffit qu'ils aient été condamnés une fois pour que la suspicion demeure à jamais.

— L'image est osée ! Heureusement que les producteurs de muscadet ne vous entendent pas, souligna Simon, en hochant la tête.

Antoine reprit.

— J'ai reçu un courrier émanant d'une association de promotion des vins de cette région, m'invitant à participer à leur premier salon « Polar en muscadet ».

— En quel honneur ? Vous n'écrivez pas ! À moins que vous ne m'ayez caché cette activité.

— Je ne vous ai rien caché du tout ! Je sais, pour avoir déambulé dans les nombreux salons du livre de la région, que les auteurs proposant leurs mémoires sont nombreux, et je n'ai nullement l'intention d'allonger cette liste. Si les organisateurs m'ont invité, c'est pour être président d'un jury qui décernera le prix du meilleur ouvrage présent, lors de cette manifestation.

— Comment ont-ils eu vos coordonnées ?

— Par le plus grand des hasards ! Il se trouve que le président de l'association et moi avons un ami commun dans les coteaux du Layon. C'est lui, qui, apprenant l'initiative des viticulteurs de cette région, leur a donné mon adresse. Ces derniers cherchaient un commissaire divisionnaire à la retraite. Quand ils ont appris que j'avais effectué la plus grande partie de ma carrière au quai des Orfèvres, ils m'ont contacté.

— Si je comprends bien, reprit Simon, après avoir plongé une fourchette gourmande dans un délicieux riz parfumé, votre ami ne vous a pas informé de son initiative. Il comptait vous en faire la surprise.

— Un cadeau empoisonné, oui ! répliqua Antoine en maugréant. D'ailleurs, je ne me suis pas gêné pour le lui dire ce matin quand je suis allé récupérer ma commande annuelle.

— Pourquoi n'avoir pas refusé ! Il vous aurait été facile d'invoquer un emploi du temps trop chargé. À moins, reprit Segré sur un ton ironique, que cette invitation n'ait flatté votre ego.

Antoine resta silencieux. Il but une gorgée de vin et reprit comme si de rien n'était.

— Cette manifestation aura lieu en avril, à Beaumont sur Maine, en Loire-Atlantique. D'après le message que j'ai reçu dernièrement, les membres du jury seront logés dans les propriétés viticoles de la commune. Je devrais recevoir les dix livres en compétition ces jours prochains.

— Voilà vos soirées d'hiver bien occupées... Vous qui vous plaignez de la médiocrité des programmes télévisuels !

— Sans doute ! répliqua Antoine, en acquiesçant d'un mouvement de tête.

— Si nous portions un toast à votre présidence ! proposa Simon, en levant son verre. Si vous m'avez invité, c'est bien pour que nous fêtions ce titre honorifique, non ?

— Oui, bien sûr ! reconnut son ami, en trinquant.

— Alors, arrêtez de bougonner et profitez de l'occasion qui vous est donnée pour quitter votre tanière bretonne. Vous verrez comme le printemps est beau au cœur du vignoble nantais.

— J'espère que vous dites vrai, répondit Antoine, en soupirant.

Six mois plus tôt...

Il était vingt heures trente quand Bertrand Lenglin ouvrit la séance de l'association de promotion du muscadet en pays de Sèvres et Maine. L'ordre du jour ne comptait qu'un dossier, mais il était de taille : la promotion du produit par le biais d'une action culturelle et sa mise en place pour 2015. Lors de la précédente réunion, plusieurs idées avaient été avancées, dont la création d'un festival de musique celtique. Bien que faisant l'unanimité, cette dernière n'avait pas été retenue, le montant de l'opération s'avérant trop coûteux. Restaient en lice une exposition de peinture sur le thème du vignoble, ouvert aux amateurs, et un salon gastronomique, avec la présence d'un cuisinier réputé et connu des médias. Bien qu'alléchante, la seconde proposition nécessitait des infrastructures qui demandaient, là encore, un budget trop important. C'est donc la raison qui l'avait emporté au grand dam des participants. Il faut dire que la concurrence était rude. À une vingtaine de kilomètres du village, sur la rive droite de la Sèvre nantaise, la commune de Mouzillon avait créé, il y a deux ans, la nuit du muscadet avec un succès qui ne se démentait pas. Chaque année, le public était plus nombreux et les têtes d'affiche plus prestigieuses. Le concept était simple : réunir sur une même scène plusieurs groupes musicaux, le tout dans une ambiance bon enfant et festive. À l'entrée, chaque spectateur se voyait remettre un verre, lui permettant à l'aide de jetons achetés à la banque d'un soir, de déguster les vins des producteurs réunis sur le site. Même si l'on ne pouvait pas parler de concurrence au sein d'une même appella-

tion, cette manifestation faisait des envieux sur la rive opposée de la Sèvre. Pour la majorité des viticulteurs de Beaumont sur Maine, les nombreuses récompenses glanées dans les concours des vins ne suffisaient plus à promouvoir leurs produits.

Au bout d'une heure de débat au milieu d'une véritable cacophonie, Bertrand Lenglin, président de l'association, intervint. Il se leva et déplia son mètre quatre-vingt-dix. Il n'eut pas besoin de parler, sa stature imposante et ses cent kilos suffirent à ramener le calme dans l'assistance.

— Comme je vois que personne n'est d'accord, dit-il de sa voix gutturale, je vais trancher.

En l'écoutant, chacun pensa qu'il allait départager les partisans des deux projets. L'incompréhension fut donc totale, quand ils l'entendirent proposer la création d'un salon du polar en muscadet. Profitant de l'effet de surprise, Lenglin poursuivit, en expliquant les raisons de ce choix.

— Profitant d'un week-end en Charente en octobre dernier, j'ai découvert le salon du polar de Cognac qui est une manifestation reconnue bien au-delà de nos frontières. L'ambiance y est sympathique et le public nombreux. Les auteurs que j'y ai croisés semblaient heureux d'être là. Vous savez comme moi que notre budget est limité, tout comme l'aide financière que nous apportera la mairie. Inutile de vous dire que je ne compte pas non plus sur le département ou la région dont les subventions sont en baisse constante. Le but de notre association étant de promouvoir notre produit et non d'accumuler des dettes, j'ai pensé que chacun de nous pourrait accueillir un auteur sur sa propriété le temps d'un week-end. Cela permettrait de faire connaître notre travail, de promouvoir nos produits ainsi que le village de Beaumont sur Maine. J'en ai touché deux mots au maire avant la réunion de ce soir. Il est d'accord pour nous prêter la salle Georges Brassens et s'est dit favorable pour proposer au prochain conseil municipal le vote d'une subvention exceptionnelle pour que cette manifestation voie le jour au printemps prochain.

Sylvain Leroy, un trentenaire au visage poupin, intervint :

— Je ne dis pas que ton idée soit mauvaise, mais tu aurais pu nous en parler avant. Tu décides pour nous et tu nous mets au pied du mur...

Voyant que la majorité de l'assemblée se ralliait à ses propos, Bertrand tapa sur la table du plat de la main pour ramener le silence, puis reprit :

— Votre mauvaise humeur est compréhensible, dit-il, en parcourant la salle du regard. Je comptais vous en parler à notre dernière réunion, mais personne n'ignore l'événement tragique qui vient d'endeuiller ma famille.

Le rappel de ce triste événement, auquel chacun s'était associé, ramena le calme dans l'assemblée, et c'est dans un silence de cathédrale qu'il put poursuivre.

— Nous n'allons pas copier un salon qui a fait ses preuves depuis plus d'une décennie, mais simplement nous en inspirer en nous servant de l'expérience de ses organisateurs. J'ai contacté le responsable du salon pour qu'il nous donne quelques tuyaux, ce qu'il a accepté avec plaisir. Il m'a même proposé de contacter certains auteurs de ses amis, si nous le souhaitons. Maintenant, je comprendrais, vu les circonstances, que ma proposition n'emporte pas votre adhésion. Je vous laisse donc le choix et me plierai à votre décision...

— Nous n'avons qu'à voter à main levée ! proposa Sylvain Leroy, en se tournant vers le président.

Celui-ci acquiesça d'un signe de tête et mit les deux propositions au vote.

Dix minutes plus tard, l'organisation en avril 2015 d'un salon « Polar et Vins » était adoptée à dix voix contre quatre et trois abstentions.

Chapitre 1

Ce week-end d'avril s'annonçait chargé pour Simon Segré. Outre la journée du samedi en compagnie de son ami Régis, il avait promis à Antoine de se rendre le dimanche à Beaumont sur Maine pour saluer le président du jury.

Il arriva à 12 heures 30 au domicile de son ami. En descendant de voiture, il constata que les travaux de rénovation ne concernaient plus que des bâtiments annexes de la propriété. C'est vrai qu'il avait fière allure ce moulin à eau du XVIII^e siècle, avec ses pierres apparentes et ses berges où les saules baignaient leurs longues traînes dans les eaux claires de la Sinuotte. Il avait fallu dix longues années d'efforts pour arriver à ce résultat. Très rapidement, le coup de foudre des acquéreurs pour ce lieu s'était soldé par une désillusion à la hauteur de leurs espérances. Les deux cent mille euros prévus pour la rénovation avaient fondu comme neige au soleil et la poursuite des travaux avait obligé Régis à prolonger son activité de kiné au-delà de l'âge légal. À soixante-huit ans, il profitait enfin des sacrifices accomplis et voyait avec soulagement le bout du tunnel se profiler.

Si leur rencontre ne devait rien au hasard, les circonstances, elles, en étaient le fruit. Lorsqu'ils avaient partagé une séance de dégustation dans un domaine du Beaujolais, ils ne se connaissaient pas encore...

Simon chargeait une caisse de douze bouteilles de Chiroubles dans son coffre de voiture, quand il avait ressenti une violente douleur au niveau des vertèbres. Étant dans l'incapacité de reprendre le

volant, il n'avait dû son salut qu'à l'intervention de Régis. Ce dernier, après l'avoir aidé à rejoindre la salle de dégustation, l'avait allongé sur la table où, grâce à quelques manipulations, il lui avait permis de quitter le domaine.

Quand il entra dans la vaste pièce principale, il fut accueilli par des effluves odorants qui le mirent en appétit. Au même instant, Régis, sortant de la cuisine, apparut, la taille enveloppée dans un tablier de cuisine et le front emperlé de sueur.

— Salut camarade ! dit-il, en lui donnant l'accolade. Installe-toi dans le salon, je glisse deux carrés de chocolat dans mon civet de lièvre et je suis à toi.

— Régina n'est pas là ? s'étonna Simon, en prenant place dans le confortable canapé de cuir blanc.

La réponse lui parvint du fond de la cuisine où son ami s'affairait autour de ses casseroles.

— Elle se fait belle pour toi !

Dix minutes plus tard, cette dernière descendait l'échelle de meunier. Magnifique dans une robe couleur saumon, sa longue chevelure brune encadrait un visage où les rides ne semblaient pas avoir prise. En la voyant ainsi, son regard émeraude brillant d'éclat, difficile de dire qu'elle allait vers ses soixante-dix printemps. Elle embrassa Simon puis prit place à ses côtés. Le repas fut somptueux, le caviar d'Aquitaine précéda un homard grillé qui laissa place à un civet de lièvre, tué et cuisiné par le maître des lieux. Un délicieux tiramisu préparé par son épouse clôtura ce déjeuner digne des plus grandes tables. Une fois le café pris, ils s'installèrent dans le petit salon dont la baie vitrée donnait sur le cours d'eau. Confortablement assis dans des fauteuils club, les deux hommes prirent un verre d'alcool de poire tandis que Régina, origine oblige, préféra un *Limoncello Capri Piu* frappé. L'après-midi se passa ainsi, entre échanges et silence, dans un temps qui ne comptait pas ses heures.

Simon quitta le moulin aux alentours de vingt heures trente. Pour ne pas se lever aux aurores, il avait réservé une chambre d'hôtel à mi-chemin entre le domicile de Régis et Beaumont sur Maine. Une fois n'est pas coutume, il passa la nuit dans une chaîne hôtelière dont

l'établissement jouxtait un hypermarché Leclerc et un magasin Decathlon. Ce soir-là, il se passa de dîner, les glucides et autres calories absorbés au déjeuner suffisant à lui éviter une fringale nocturne.

Il se leva à sept heures, se doucha, et gagna la salle du petit déjeuner. Un dimanche « à cette heure-là », la salle était déserte. Il emplit son plateau de pains et de viennoiseries puis se servit un verre de jus d'orange et une grande tasse de café noir. Tout en mordant avec gourmandise dans un croustillant pain au chocolat, Simon consulta ses messages sur son téléphone portable. C'est avec étonnement et circonspection qu'il remarqua qu'Antoine était resté sourd à ses quatre derniers appels. Surpris par ce silence inhabituel, il décida de composer une nouvelle fois le numéro de son ami. Au bout de cinq sonneries, son appel fut transféré sur la boîte vocale.

— Antoine, c'est Simon, dit-il d'une voix qui se voulait enjouée. Sans doute êtes-vous encore dans les vapeurs du muscadet, rappelez-moi dès que vous aurez ce message.

Il coupa la communication et fut pris d'un étrange pressentiment. Il eut beau le chasser, celui-ci revint insidieusement sous la forme interrogative. Sachant qu'Antoine lui avait promis de l'appeler la veille au soir à vingt-deux heures pour fixer l'heure et le lieu de leur rendez-vous, et que ce dernier avait la ponctualité d'une montre suisse, pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

Plusieurs réponses lui vinrent, mais aucune ne chassa l'inquiétude qui finit par l'envahir. Pensant que l'action était le meilleur remède contre l'angoisse, il se leva en abandonnant son plateau à peine consommé et remonta dans sa chambre. Une fois ses affaires rassemblées, il gagna le parking où l'attendait sa voiture.

En ce dimanche qui s'annonçait ensoleillé, la circulation était fluide et il ne lui fallut que cinquante minutes pour rejoindre Beaumont sur Maine. Aux abords du village, il traversa une longue zone pavillonnaire, puis, à hauteur d'un rond-point, suivit le fléchage mis en place par l'organisation du salon et emprunta une route qui évitait le centre du bourg. Il était huit heures quarante-cinq quand il se stationna sur le parking réservé aux visiteurs, encore vide à cette

heure. Il gagna la salle Georges Brassens, en remarquant au passage, l'étonnante métamorphose de cet ancien chai à vin en salle des fêtes.

À son entrée, une jeune fille arborant un badge « 1er salon Polar et Vins » alignait soigneusement des piles de flyers sur une longue table où figurait le programme de la journée. Tout en admirant la splendide et monumentale charpente en bois remise en valeur par la rénovation du bâtiment, il remarqua que les organisateurs, sur le plan de la décoration, n'avaient rien laissé au hasard. Associés deux par deux sur des tables disposées en épis et recouvertes de tissu rouge, les auteurs s'étaient vu remettre un chevalet noir corbeau sur lequel étaient inscrits leurs noms à l'encre rouge sang. Simon s'approcha d'un espace réservé à la presse et demanda aux deux hommes présents s'il lui serait possible de parler à un des membres du jury.

— Il faudrait voir ça avec les responsables du salon, dit l'un d'eux, en montrant d'un geste de la main le fond de la salle, nous sommes juste là pour donner un coup de main. Revenez sur les coups de dix heures. Le président de l'association pourra sans doute vous renseigner.

Il décida donc de quitter la salle et prit la direction de Beaumont sur Maine. Il remonta la principale rue commerçante et se stationna sur la place du vieux marché. Au centre du village, protégés par un muret en pierres, les vestiges des halles séculaires témoignaient de l'ancienne activité marchande des lieux. Le village, au son des cloches de l'église Sainte Estelle, s'extirpait lentement de la fraîcheur nocturne. Sur le trottoir, les clients matinaux de la boulangerie-pâtisserie croisaient les cyclistes du dimanche, partant en petits groupes, sillonner les routes sinueuses de la campagne environnante. Simon, préoccupé par le silence d'Antoine, observait cette ambiance bucolique d'un air absent. Passant devant un salon de coiffure, il fut néanmoins surpris en découvrant la collection de tondeuses à main exposées dans la vitrine. Intrigué, il s'approcha de la porte d'entrée et colla son visage contre la vitre. Ce qu'il y vit le replongea dans l'insouciance de ses onze ans. Fixés sur un socle évasé, deux fauteuils en skaï couleur bordeaux se reflétaient dans des miroirs devant lesquels étaient posées des bouteilles de lotions capillaires.

Ici, pas de bacs à shampoing ni de produits à la gloire de L'Oréal, mais des chaises en formica pour attendre son tour, avec, dans un coin, un porte-journaux où s'entassaient des éditions du *Chasseur français*. Il laissa ses souvenirs vagabonder encore quelques instants, puis traversa la rue et pénétra dans le bar PMU *le Trèfle*, un café dont l'emblème d'un beau vert gazon était censé porter bonheur aux parieurs. Poussant la porte du bistrot, il se retrouva au milieu des turfistes, qui, délaissant le bar, étaient attablés, plongés dans les pages des journaux spécialisés. D'autres, moins nombreux, suivaient, les yeux rivés sur un écran, les tirages instantanés d'une loterie. L'ambiance était bon enfant, mais bruyante, les clients n'hésitant pas à s'interpeller de table en table. Simon s'approcha du comptoir et dut élever la voix pour commander un expresso. La serveuse, une jeune femme brune bien en chair, au parfum entêtant, s'activa autour de la machine à café.

— Vous venez sans doute pour le salon ? dit-elle, en posant devant lui une tasse fumante accompagnée d'une dosette de sucre en poudre.

— On ne peut rien vous cacher !

— Vous écrivez des polars ? demanda-t-elle, dans un regard appuyé, qui laissait apparaître la transparence de ses yeux bleus.

— Je n'ai pas ce talent ! répondit Simon, en soufflant sur sa boisson.

— Vous en avez peut-être d'autres ! répliqua la serveuse, sans se départir de son sourire.

— Sans doute...

Une voix d'homme résonna au fond de la salle.

— Inès ! Tu peux nous remettre trois petits frères ?

— Veuillez m'excuser ! J'en ai pour une minute.

Elle s'éclipsa puis remplit trois verres à bière avec dextérité. Ce faisant, Segré découvrit qu'elle portait une jupe courte qui laissait apparaître des formes et un fessier généreux.

— Vous êtes journaliste ?

— Je viens voir un ami qui compte parmi les membres du jury.

— Ah d'accord ! dit-elle, en hochant la tête.

Il resta un long moment accoudé au comptoir en observant les clients. Puis, levant les yeux sur la pendule frappée du logo *Ricard* indiquant neuf heures trente, il régla sa consommation, remercia la serveuse et quitta l'établissement.

Il retrouva la salle Georges Brassens dont le parking s'était rempli. À l'intérieur, une vingtaine d'auteurs avaient pris place et partageaient avec de futurs lecteurs le fruit de leurs écrits. Certains d'entre eux, dans une démarche mercantile, debout devant leurs tables, accostaient les visiteurs dans l'espoir que ces derniers achètent leurs livres. Il fit un tour complet du salon sans apercevoir Antoine. Il s'approcha du point d'accueil et demanda à une quinquagénaire endimanchée si ce dernier était présent.

— C'est que monsieur Jouvence est parti hier en fin d'après-midi, répondit-elle, embarrassée. Vous devriez demander à Bertrand Lenglin, c'est le président de notre association, il pourra peut-être vous donner plus de détails. C'est le monsieur qui se trouve au fond de la salle, sur la gauche.

Simon s'éloigna de quelques pas et réfléchit. Planté au milieu de l'allée centrale, il énuméra à voix basse les raisons qui auraient pu pousser son ami à quitter le salon, et n'en trouva aucune. Quand bien même aurait-il eu une urgence, sachant qu'il devait le rejoindre aujourd'hui, il l'aurait prévenu de ce départ précipité. Quelque chose clochait et le pressentiment perçu le matin même aurait dû lui mettre la puce à l'oreille, pensa-t-il, en s'avançant vers le responsable de la manifestation. En arrivant à sa hauteur, Simon se sentit tout petit avec son mètre soixante-treize. Il regarda celui qui le dominait de trois bonnes têtes et qui devait approcher le quintal. Affable, dans son costume gris anthracite, le président le salua d'un large sourire.

— Bonjour ! Que puis-je pour vous ? lui demanda-t-il d'une voix de stentor.

— J'aimerais rencontrer monsieur Antoine Jouvence.

Son sourire se figea. Il passa une main nerveuse sur son crâne dégarni et se racla la gorge.

— Vous êtes journaliste ?

Simon saisit la balle au bond.

— Oui ! Je travaille pour un mensuel qui est diffusé sur la région de Cancale d'où est originaire ce monsieur.

L'homme acquiesça d'un signe de tête et prit un air désolé.

— Je regrette que vous vous soyez déplacé pour rien, il a dû nous quitter pour raisons familiales.

— La santé de sa femme, je suppose...

— Oui, c'est ça ! répondit Lenglin, comme soulagé.

Simon prit alors un air entendu.

— Je pourrais vous parler seul à seul ?

Un voile suspicieux assombrit le regard de son interlocuteur.

— J'aurais quelques questions à vous poser au sujet de votre manifestation, précisa-t-il d'un ton qui se voulait rassurant.

— Nous n'avons qu'à aller dans la salle annexe ! finit par répondre le viticulteur, après avoir longuement hésité.

Le président ouvrit une porte qui donnait sur un couloir, puis les deux hommes empruntèrent un escalier qui menait à l'étage. Arrivés sur le palier, ils se dirigèrent sur la gauche et entrèrent dans une pièce où des piles de chaises s'imbriquaient les unes dans les autres.

— Alors, qu'aviez-vous à me demander qui nécessite autant de discrétion ? demanda-t-il, en dominant Simon de toute sa stature.

— J'aimerais savoir où se trouve Antoine.

La surprise et l'incompréhension se lurent dans le regard de son interlocuteur.

— Attendez ! Je ne comprends pas, je croyais vous avoir répondu...

— Vous l'avez fait, en me donnant la réponse officielle. Maintenant, j'aimerais connaître la vraie raison de ce départ précipité.

Lenglin éleva la voix.

— Je peux savoir à quoi vous jouez, et qui êtes-vous, d'abord ? J'ai autre chose à faire qu'à perdre mon temps avec des conneries. On vous l'a peut-être dit, je suis le président de l'association qui organise ce salon et, à ce titre, je dois gérer les invités. Antoine Jouvence a dû nous quitter hier soir en urgence pour rejoindre sa femme qui venait d'être hospitalisée. C'est bien vous qui m'avez laissé entendre que son épouse avait des soucis de santé, non !

— Il m'est difficile d'affirmer le contraire, comme il m'est difficile de croire à votre version des faits pour la simple et bonne raison que l'épouse de mon ami est décédée d'une longue maladie il y a trois ans.

Le viticulteur blêmit. Alors qu'il cherchait à s'appuyer contre la pile de chaises qui le dominait, Simon donna un violent coup de pied dans les sièges qui basculèrent sur le sol. Emporté par son poids, Lenglin perdit l'équilibre et s'effondra dans un vacarme assourdissant dont l'écho résonna longuement dans la pièce. Alors que l'homme tentait de se relever en grimaçant, Segré sortit son arme, et, sans le quitter du regard, posa le canon de son Beretta sur son front.

— Je vous conseille de ne pas bouger ! Avec l'âge, j'ai les mains qui tremblent...

Le souffle court et le visage grimaçant, Lenglin obtempéra.

— Avant de vous demander où se trouve mon ami, je pense que le moment est venu de faire les présentations. Simon Segré, détective privé. Maintenant, je vous écoute.

— Monsieur Jouvence n'est plus dans la région, mais il va bien.

— Ça commence très mal ! répliqua Segré, en sortant son téléphone de sa poche. Encore une réponse de ce genre et j'appelle les renforts, et ne me croyez pas assez stupide pour téléphoner à la brigade du coin. J'imagine qu'en tant que président d'une association de viticulteurs, et bien que cela soit interdit, les petits cadeaux doivent être de mise. Remarquez, poursuivit Simon, ironique, ce serait sans doute du plus bel effet de voir sortir le président organisateur d'un salon du polar, menottes aux poignets...

Segré ne le montrait pas, mais d'ordinaire, il n'était pas dans ses habitudes de jouer les gros bras. La violence gratuite le rebutait et s'il avait enfreint la règle qu'il s'était fixée, elle devait rester une exception. Sans doute que sa proximité avec Antoine en était la cause.

— Je pourrais me relever ? demanda Bertrand, en grimaçant. J'ai été opéré de la hanche le mois dernier et elle me fait mal.

— Allez-y ! répondit Simon, en se reculant, tout en le gardant dans sa ligne de mire.